

JEAN-YVES GUILLAUMIN

Professeur, Univ. de Franche-Comté (ISTA)

jean-yves@guillaumin.eu

NOTES SUR LA TRADUCTION DE LA *CONSOLATION*
DE PHILOSOPHIE PAR MAXIME PLANUDE,
ÉDITÉE PAR M. PΑPATHOMOPOULOS,
DANS SES RAPPORTS AVEC LE TEXTE DE BOËCE

Περίληψη. Αν η Παραμυθία της Φιλοσοφίας του Βοήθιου έχει μελετηθεί και σχολιαστεί ευρύτατα στον δυτικό κόσμο, υπάρχει μικρότερο γενικά ενδιαφέρον για την τύχη της στον ελληνικό κόσμο. Ο Μάξιμος Πλανούδης εντούτοις πέτυχε με εκπληκτικό τρόπο να δώσει μια έξυπνη ελληνική μετάφραση αυτού του μνημείου της λατινικής λογοτεχνίας, αναπαράγοντας τα ποιήματα στα ίδια μέτρα με αυτά που είχε επιβάλει στον εαυτό του ο Βοήθιος η μετάφραση δεν έχει χρησιμοποιηθεί αρκετά από τους ειδικούς του Βοήθιου, παρόλο που ο Μ. Παπαθωμόπουλος έχει δώσει μιαν έξοχη έκδοσή της. Το έργο του Πλανούδη επιτρέπει να δούμε ορισμένα σημεία του λατινικού κειμένου με νέο μάτι: το άρθρο εξετάζει μερικές περιπτώσεις. Στο εδάφιο 1, *pr.* 1, 4, η μετάφραση του Πλανούδη οδηγεί στην προτίμηση της γραφής *inter utrasque litteras* αντί *in utrasque litteras*. Στο εδάφ. 1, *pr.* 4, 38, ο Πλανούδης είχε τη σωστή γραφή *ἔπου θεῶ* και όχι *ἔπου θεόν*. Στο εδάφ. 1, *metr.* 7, στ. 21, μετέφραζε το *lumine claro* ως *ἄμματι λαμπρῶ*. Στη συνέχεια εξετάζεται η μετάφραση του *corollarium* από τον Πλανούδη στα εδάφ. 3, *pr.* 10, 22 et 26 4, *pr.* 3, 8 και η αντιστοιχία *occidit/ἔφθισεν* στο εδάφ. 3, *metr.* 12, στ. 51. Τέλος ο Πλανούδης τοποθετούσε σωστά τις ελληνικές λέξεις *πάντ' ἐφορᾶν* και *πάντ' ἐπακούειν* στο εδάφ. 5, *metr.* 2, στ. 1, και όχι στο τέλος του εδαφ. 5, *pr.* 2, 11, όπως το κάνουν λανθασμένα τα χειρόγραφα μας. Οι παρατηρήσεις αυτές δείχνουν ότι δεν είναι δυνατόν να αγνοήσουμε τη μετάφραση του Πλανούδη (καταφεύγοντας στην έκδοση του Μ. Παπαθωμόπουλου) για την ακριβή μελέτη του λατινικού κειμένου της Παραμυθίας.

Résumé. Si la *Consolation de Philosophie* de Boèce a été très largement lue et commentée dans le monde occidental, on s'intéresse moins, en général, à sa fortune dans le monde grec. Maxime Planude, cependant, a réussi de manière étonnante à donner de ce monument de la littérature latine une traduction grecque subtile, moulant les poèmes dans les mêmes mètres que ceux que Boèce s'était imposés, et qui n'a pas été assez utilisée par les spécialistes de Boèce bien que M. Papathomopoulos en ait donné une excellente édition. L'œuvre de Planude permet un éclairage original sur certains points du texte latin ; l'article en examine quelques-uns. En 1, *pr.* 1, 4, la traduction de Planude porte à préférer *inter*



utrasque litteras à in utrasque litteras. En 1, *pr.* 4, 38, Planude avait la leçon correcte ἔπου θεῶ et non ἔπου θεόν. En 1, *metr.* 7, v. 21, il rendait *lumine claro* par ὄμματι λαμπρῶ. On examine ensuite la traduction de *corollarium* par Planude en 3, *pr.* 10, 22 et 26 ; 4, *pr.* 3, 8 ; et la correspondance *occidit*/ἔφθισεν en 3, *metr.* 12, v. 51. Enfin, Planude plaçait avec raison le vers grec πάντ' ἐφορᾶν καὶ πάντ' ἐπακούειν en 5, *metr.* 2, v. 1, non pas à la fin de 5, *pr.* 2, 11 comme le font nos manuscrits de façon erronée. Ces remarques montrent que l'on ne peut se dispenser d'utiliser la traduction de Planude, en ayant recours à l'édition de M. Papatomopoulos, pour l'étude précise du texte latin de la *Consolation*.

Il n'est pas contraire à la vérité de dire que les spécialistes de Boèce n'ont pas accordé assez d'attention à la traduction que donna Planude de la *Consolation de Philosophie* à l'extrême fin du XIII^e siècle, ni à la remarquable édition qu'en procura en 1999 le professeur Manolis Papatomopoulos. La *Consolation* est l'œuvre la plus connue du polygraphe Boèce ; ce patricien romain l'écrivit pendant les mois qu'il passa en résidence surveillée ou en prison à Pavie, dans la situation d'un otage réservé par Théodoric à quelque transaction éventuelle avec la cour impériale de Constantinople, et promis en cas d'échec des négociations à une mort certaine, qui en effet lui fut infligée – en 524 ou 525 – après des tortures que la tradition affirme épouvantables. La *Consolation*, dans laquelle Boèce, injustement condamné dans un procès truqué, tente de retrouver la sérénité du sage au sein d'une prison dont il entend faire la caverne platonicienne de la réminiscence et de la remontée vers le Bien, atteint à une telle hauteur de sagesse que sa fortune a été immense dans le monde occidental. C'est au point que pour ainsi dire personne ne prend en compte sa fortune orientale et grecque.

Pourtant, étant posé que cette fortune fut effectivement moindre en pays grec que dans le monde latin, il serait inconcevable de négliger la traduction de la *Consolation* par Maxime Planude. Elle témoigne de l'intérêt que pouvait revêtir le protreptique néoplatonicien du « dernier des Romains » pour le monde byzantin. Certes, il fallait connaître parfaitement le latin pour s'attaquer à la traduction en grec de ce monument de la pensée tardo-antique. Précisément, l'entreprise était rendue possible à Planude, qui possédait parfaitement cette langue, ce qui n'était pas le cas de la majorité de ses contemporains grecs. Il a affiché, dans sa traduction, une double maîtrise qui force l'admiration. D'une part, il a senti avec subtilité tous les détails du texte, et avec une telle force que, souvent, il a eu à cœur de rendre les termes latins, notamment dans les passages de prose, par un jeu de deux termes grecs solidaires, pour exprimer de manière plus



précise, plus complète et plus subtile les résonances du texte originel. D'autre part, et on ne le soulignera jamais assez, il a été capable, dans les passages versifiés, de couler fidèlement sa traduction grecque dans le carcan de chacun des rythmes poétiques (et ils sont au nombre de plus d'une vingtaine, extrêmement variés et différents) auxquels s'était astreint Boèce lui-même dans la composition de son *prosimetrum*. C'est assez dire que Planude, non seulement offre une traduction fidèle, mais encore doit permettre de vérifier et d'enrichir, sur de nombreux points, la connaissance et l'appréciation que nous avons du texte de Boèce ; et cela, aussi bien en ce qui concerne le style, le vocabulaire, l'expression de la pensée, que certains détails de l'établissement du texte latin.

La traduction de la *Consolation* par Planude a eu la chance de trouver un bon serviteur en la personne de Manolis Papathomopoulos. Avant lui, et indépendamment du travail de son collègue de Thessalonique A. Mégas, elle n'avait été éditée dans sa totalité que par le Genevois Bétant, en 1871, alors qu'en 1832 C. F. Weber avait procuré une édition des seuls passages métriques du texte de Boèce¹. L'édition de Bétant avait le mérite de rendre accessible un texte que nous considérons, comme nous l'avons dit, comme d'une haute importance pour l'étude de la *Consolation* elle-même. Mais elle était grevée d'insuffisances que M. Papathomopoulos a lui-même relevées comme il convient. Un seul manuscrit, envoyé de Grèce, avait été utilisé, même s'il apparaît que plusieurs *Parisini* avaient été consultés ; encore est-il évoqué de manière si imprécise que, en définitive, on ne sait pas exactement de quel manuscrit il s'agit.

Les savants n'ont pas assez rendu justice au travail de M. Papathomopoulos et ne l'ont pas assez utilisé². On reste stupéfait de voir que son édition ne suscita pas beaucoup de comptes rendus, et qu'il n'y est que rarement fait allusion. Une enquête sur le réseau internet est, en ce sens, assez attristante. On trouve de multiples références à l'édition Bétant, très peu à l'édition Papathomopoulos. Cela est non seulement injuste, mais encore très dommageable. Si l'on est mal informé, on doit pour ainsi dire s'en remettre au hasard pour découvrir l'ouvrage du savant de Ioannina – encore disponible en mai 2012, et c'est heureux, sur les rayons de la li-

1. Voir les références de ces éditions dans notre bibliographie finale.

2. Il est même absent de la bibliographie du grand commentaire de J. GRUBER (voir notre bibliographie finale) ; il est vrai que celui-ci s'intéresse surtout à la recherche et à l'interprétation des sources de la *Consolation*.



brairie Vrin à Paris.

Non seulement le travail sur les manuscrits a été mené de façon précise et exhaustive, permettant à l'éditeur de proposer un stemma, mais le volume offre en regard de la traduction grecque le texte originel latin, ce qui est particulièrement commode pour comparer ces deux états. La numérotation des livres et des chapitres de la *Consolation*, distingués en *prosaë* et en *metra*, est soigneusement indiquée au fil du volume, alors que chez Bétant son absence exigeait du lecteur qu'il connût pratiquement par cœur le texte de Boèce pour pouvoir identifier sans perdre trop de temps le passage qu'il avait sous les yeux et sa place dans l'œuvre. Les scolies (elles aussi traduites du latin par Planude) et la Vie de Boèce jointe à la traduction n'ont pas été oubliées par l'auteur. Il n'est pas jusqu'à l'introduction sur Boèce lui-même et sur la *Consolation* qui, menée de façon synthétique, ne soit précieuse. Enfin, ce qui ne gâte rien, la présentation matérielle du volume est très belle.

Dans la courte étude qui suit, nous nous attacherons donc, pour rendre hommage aussi bien à M. Papatomopoulos qu'à Maxime Planude, à examiner quelques points du texte de Boèce à propos desquels le travail de son traducteur byzantin peut suggérer chez le lecteur de la *Consolation* des interrogations intéressantes, aider à prendre parti sur des problèmes d'édition du texte, ou faire sentir, tout simplement, la manière dont Planude, riche de son érudition latine, a perçu certains détails de son texte-source. Nous examinerons ces quelques points dans l'ordre où ils se présentent dans le texte boécien.

Inter utrasque litteras ou in utrasque litteras (1, pr. 1, 4) ?

Le début de la *Consolation* est célèbre pour l'évocation de l'apparition de Philosophie à Boèce prisonnier dans la *pr.* 1. Elle est présentée sous les traits d'une femme majestueuse, mi-humaine mi-divine ; la description de son manteau est particulièrement suggestive puisque, fait d'une étoffe indestructible, il est décoré d'une échelle dont les barreaux permettent de s'élever depuis la lettre Π, en bas, l'initiale de (philosophie) « pratique », jusqu'à la lettre d'en haut qui est le Θ de « théorétique »³. Planude traduit fort bien le latin de Boèce, exception faite sans doute d'un détail : il ne semble pas avoir vu l'allusion aux portraits des ancêtres, conservés au

3. Planude le note en effet : τὸ Π στοιχεῖον δηλοῖ τὸ πρακτικόν, τὸ δὲ Θ τὸ θεωρητικόν. Εἰς γὰρ ταῦτα καὶ διαίρεται ἡ φιλοσοφία (p. 100 n° 14 Papatomopoulos).



milieu des fumées de l'atrium, qui se trouve dans *ueluti fumosas imagines solet* de *pr.* 1, 3, car à ce membre de phrase il ne fait correspondre, en grec, que καθ' ὅσον ὅποια φιλεῖ. Mais sa traduction, outre sa valeur littéraire, est précieuse pour aider à porter un jugement sur une question d'établissement du texte. Certains manuscrits de la *Consolation*, en effet, écrivent que « entre les deux lettres, on voyait comme une échelle avec des sortes de degrés permettant de monter de la lettre inférieure à celle d'en haut », *inter utrasque litteras* ... D'autres portent la leçon *in utrasque litteras*⁴. Il faut avouer que cette dernière leçon est quelque peu difficile à comprendre : « en direction des deux lettres, etc. » ? C'est elle, cependant, que retient l'édition de C. Moreschini, même si la traduction de É. Vanpeteghem⁵, bien qu'elle donne en regard (p. 46) le texte latin de l'édition Moreschini avec *in*, traduit, sans doute par inadvertance, « entre les deux lettres ». Un certain nombre d'éditeurs rejettent *in* et préfèrent *inter*, et l'on peut invoquer aussi le commentaire de J. Gruber⁶. Celui-ci aurait pu citer la traduction de Planude. Ce dernier, en effet, a nécessairement lu et retenu pour sa traduction la leçon *inter utrasque litteras*, puisqu'il écrit : ἐν τῷ μεταξύ δὲ τοῖν στοιχείοις ἀμφοῖν ... L'intelligence du travail philologique de Planude pourrait ici être retenue parmi les arguments en faveur de la leçon *inter utrasque litteras*.

Ἔπου θεόν ου ἔπου θεῶ (1, *pr.* 4, 38) ?

Le long chapitre 4 du livre I est fort connu parce que c'est lui qui offre, outre des détails biographiques inconnus par ailleurs, à peu près toutes les indications que l'on possède sur le procès de Boèce. Le prisonnier s'y lamente sur l'injustice de la condamnation qui l'a frappé et sur les fausses accusations qui ont été portées contre lui, jusqu'à celle de magie noire. Mais, dit-il à Philosophie, la pratique de la magie noire eût radicalement

4. Pour la répartition des leçons *in* et *inter* dans la tradition manuscrite, voir l'édition de C. MORESCHINI (citée dans notre bibliographie finale), apparat critique p. 5.

5. É. VANPETEGHEM (voir notre bibliographie finale), p. 47.

6. J. GRUBER (p. 69) écrit : « Inter utrasque : Zunächst wird nur gesagt, daß zwischen der Buchstaben Stufen verlaufen, dann erst wird die Richtung angegeben. Daher ist mit Klingner 2 Anm. 1 ; Tränkle Vchr 22, 1968, 273 ; Kopanos 19 ff ; Troncarelli, Scriptorium 41, 1987, 135 die Lesart *in* (Engelbrecht 39, edd.) abzulehnen. »



été impossible à un homme qui n'aurait jamais pu penser à commettre de si noirs méfaits sous les yeux de Philosophie, puisque celle-ci lui avait quotidiennement insufflé le respect de la divinité : « Tu instillais quotidiennement dans mes oreilles et dans mes pensées ce précepte pythagoricien : 'suis le dieu' » (§ 38). Cette maxime est en grec dans le texte de Boèce. Les manuscrits de la *Consolation* écrivent tous ἔπου θεόν. L'édition de C. Moreschini rectifie en θεῶ et indique en apparat critique qu'il s'agit d'une correction des éditeurs, à l'exception de Peiper qui a conservé θεόν. Fort bien ; mais le texte de Planude (p. 9 l. 36 Papatomopoulos) portait déjà l'expression correcte ἔπου θεῶ. Il conviendrait donc de lui en donner acte en le signalant par exemple dans l'apparat critique d'une édition de la *Consolation*.

Lumine claro (1, metr. 7, v. 21)

Le livre I de la *Consolation* se referme sur un poème comme il s'était ouvert par un poème. Dans le metr. 7, Philosophie exhorte le prisonnier à repousser joie, crainte, espoir et douleur. Ces sentiments seraient un obstacle sur la voie de la contemplation de la vérité : *Tu quoque si uis ... cernere uerum, ... gaudia pelle, pelle timorem*. Après avoir observé que là encore, nous avons en ce poème boécien un véritable petit bijou, que Planude a remarquablement transposé en grec en gardant le rythme de l'adonique, c'est à la troisième phrase du poème (*Tu quoque si uis — nec dolor adsit*), et plus précisément au début de cette phrase, que nous nous intéresserons. Car les vers 20 à 22 sont exactement les suivants :

*Tu quoque si uis
lumine claro
cernere uerum ...*

L'expression *lumine claro* n'a pas été comprise de la même manière par tous les traducteurs. Il n'est pas impossible de voir dans *lumen* de la « lumière » et dans *clarus* de la « clarté », en donnant à l'expression le sens de « clarté lumineuse ». C'est le parti que prend la traduction de É. Vanpeteghem : « Toi aussi, si tu veux, dans sa clarté lumineuse, discerner le vrai ... »⁷. De fait, la clarté de la lumière est bien un thème qui parcourt la *Consolation*. À l'obscurité nébuleuse (le mot *caligo* est fréquemment employé par Boèce) de la caverne/prison, il faut parvenir à faire succéder la

7. É. VANPETEGHEM, p. 83.



radieuse et pure lumière de la réminiscence ; telle est la démarche qui caractérise l'ensemble de l'ouvrage. Cette lumière, qui est fréquemment *lux*⁸, est aussi *lumen* au début du livre IV, où le prisonnier adresse à Philosophie cette salutation : *O ueri praeuia luminis*, « Ô toi qui ouvres le chemin à la vraie lumière »⁹. Mais *lumine claro* de 1, *metr.* 7 requiert dans doute une interprétation plus fine, à laquelle Planude pourra apporter sa confirmation.

Car un autre thème connexe à celui que nous venons d'énoncer marque profondément de son empreinte l'ouvrage de Boèce¹⁰. C'est celui, platonicien, de l'œil de l'âme. Cet œil, dans le cas de Boèce, a perdu sa vivacité à cause des malheurs qui ont frappé le sénateur romain ; mais il y a dans cette situation personnelle toute l'ébauche du drame de l'homme. L'œil de l'âme doit donc être purifié pour que le regard intérieur retrouve son acuité. C'est ainsi que Boèce écrit que si l'âme « détourne son regard de la lumière de la vérité suprême et le laisse tomber sur les ténèbres inférieures, elle a bientôt la vue voilée par le nuage de l'ignorance »¹¹, et que « l'esprit, enseveli dans un corps aveugle, ne peut, car le feu de son œil a été étouffé, distinguer les subtiles liaisons des choses »¹². Il faut donc recouvrir le regard perspicace d'un esprit pur¹³. On aura constaté, par exemple dans 5, *metr.* 3, v. 8-10 qui vient d'être cité, que le *lumen mentis* désigne l'œil de l'âme¹⁴. C'est l'œil de l'âme qu'il faut semblablement reconnaître, à

8. Voir les références données par l'*Index rerum* de l'édition de la *Consolation* par C. MORESCHINI.

9. *Pr.* 1, 2.

10. Sur les points abordés dans le présent paragraphe, voir J.-Y. GUILLAMIN, « L'œil et le regard dans la *Consolation de Philosophie* de Boèce », *Revue des Études Latines* 89 (2011), p. 232-249.

11. *Consolation* 5, *pr.* 2, 10 : *Nam ubi oculos a summae luce ueritatis ad inferiora et tenebrosa deiecerint, mox inscitiae nube caligant*, « Car si l'âme [animas, au pluriel, § 8] détourne son regard de la lumière de la vérité suprême et le laisse tomber sur les ténèbres inférieures, elle a bientôt la vue voilée par le nuage de l'ignorance ».

12. *Consolation* 5, *metr.* 3, v. 8-10 : *Sed mens caecis obruta membris / nequit oppressi luminis igne / rerum tenues noscere nexus ?* « Est-ce l'esprit, enseveli dans un corps aveugle, Qui ne peut, car le feu de son œil a été étouffé, Distinguer les subtiles liaisons des choses ? »

13. *Consolation* 4, *metr.* 6, v. 2 : *pura sollers cernere mente*.

14. Pour *lumen = oculus*, J. GRUBER, p. 72, renvoie par exemple à 1, *pr.* 1, 7 ; 1, *pr.* 2, 2 et 6 ; 1, *metr.* 3, v. 2 ; 3, *metr.* 12, v. 46 et 56 ; cf. aussi 5, *pr.* 6, 18.



notre avis, dans l'expression *lumine claro* de 1, *metr.* 7, v. 21, qui doit être comprise comme le complément de moyen du verbe *cernere*. L'expression paraît d'ailleurs reprise à Martianus Capella, chez qui elle est utilisée de la même façon¹⁵. Cela confirme que là encore, Planude a bien compris et bien traduit le texte de Boèce, parce qu'il rend *lumine claro* par ὄμματι λαμπρῶ (p. 15 l. 24 Papat homopoulos), ce qui devrait être noté par les traducteurs modernes ; je fais figurer ci-après le texte de Boèce, la traduction de Planude et ma propre traduction française de Boèce, dans laquelle j'utilise des vers de cinq syllabes :

<i>Tu quoque si uis</i>	Καὶ σὺ δ' εἰ αἰσῆ	Toi aussi, veux-tu
<i>lumine claro</i>	ὄμματι λαμπρῶ	d'un œil purifié
<i>cernere uerum,</i>	τὰ τρεκὲς ἀθρεῖν,	discerner le vrai,
<i>tramite recto</i>	ἴθματι δ' εὐθεῖ	par le droit chemin
<i>carpere callem,</i>	ἀτραπὸν εὐρεῖν,	parcourir la route ?
<i>gaudia pelle,</i>	ἡδονὰς ὤσον,	repousse les joies,
<i>pelle timorem ...</i>	καὶ φόβον ὤσον ...	repousse la peur ...

Corollarium (3, *pr.* 10, 22 et 26 ; 4, *pr.* 3, 8)

Du point de vue de l'histoire de la constitution du vocabulaire scientifique, la *Consolation* est un texte important parce que c'est là qu'apparaît pour la première fois le terme latin *corollarium* posé comme répondant au grec πόρισμα. Philosophie commence par employer *corollarium* comme une sorte de glose du terme grec¹⁶ ; puis, lors de la seconde occurrence du terme, peu après, c'est le prisonnier qui l'utilise, mais il le met cette fois dans un rapport de synonymie avec πόρισμα¹⁷ ; enfin, dans la troisième

15. Martianus Capella, *Noces de Philologie et de Mercure* 2, 125, v. 10-13 : *lumine claro / numina fati / et geniorum / cernere uultus*.

16. 3, *pr.* 10, 22 : *Super haec, inquit, igitur, ueluti geometrae solent demonstratis propositis aliquid inferre, quae porismata ipsi uocant, ita ego quoque tibi ueluti corollarium dabo*, « Mais en plus, dit-elle, à la manière dont les géomètres tirent des propositions qu'ils ont démontrées ce qu'ils appellent des porismes, je vais te donner moi aussi une sorte de corollaire » ; Planude traduit : Ἐπὶ τούτοις, εἶπεν, ὡσπερ τοῖς γεομετραῖς σύνηθες δεδειγμένων τῶν προβλημάτων ἐπιφέρειν τι ἕτερον, ὅπερ οὗτοι προσαγορεύουσι πόρισμα, οὕτω καὶ γὼ σοι ὡσὰν ἐξαιρέτόν τι βραβεῖον παρέξω (p. 51 l. 1-3 Papat homopoulos).

17. 3, *pr.* 10, 26 : *Et pulchrum, inquam, hoc atque pretiosum, siue porisma siue corollarium uocari mauis*, « Belle chose, dis-je, et précieuse, que tu préfères



occurrence, *corollarium*, dans la bouche de Philosophie, devient purement et simplement le substitut de πόρισμα et le terme grec n'est plus employé¹⁸.

Planude, traducteur de ces passages, se trouvait en face d'une difficulté presque insurmontable. Comment rendre dans une traduction grecque, et donc avec des mots grecs, le processus d'introduction par Boèce d'un terme technique latin posé comme l'équivalent puis comme le substitut d'un terme technique grec ? Le couple πόρισμα / *corollarium* fonctionne correctement dans la *Consolation* elle-même. Mais Planude ne peut évidemment employer *corollarium*, et il va donc chercher un correspondant grec.

Il aurait fallu qu'il aille solliciter le mot ἔρμαιον parce que, comme je l'ai montré naguère¹⁹, ce sont des textes de Proclus, dans son commentaire sur le livre I des *Éléments* d'Euclide, qui semblent guider la démarche boécienne d'explication et de remplacement de πόρισμα par *corollarium*, et que ces textes emploient la comparaison de l'ἔρμαιον (« don d'Hermès, aubaine, proie ») pour suggérer la nature du πόρισμα. C'est sur ce modèle que Boèce introduit d'abord le *corollarium* comme une comparaison destinée à faire comprendre ce qu'est le « porisme ». Si donc *corollarium* dans l'esprit de Boèce correspond à un terme grec, c'est certainement à ἔρμαιον, comme le prouve la genèse proclusienne de cet emploi boécien.

Mais ce n'est pas ἔρμαιον qui vient sous la plume de Planude pour rendre *corollarium*. Mieux même : au lieu de traduire trois fois *corollarium* par le même terme grec, il emploie un mot (βραβεῖον, « prix spécial dans les jeux ») pour les deux premières occurrences, mais à la troisième il introduit un autre mot (ἀριστεῖον, « prix de la bravoure », mot très rare au singulier). Ce n'est pas que le choix de βραβεῖον ou de ἀριστεῖον pour répondre à *corollarium* soit intrinsèquement mauvais. Il est même très justifiable. Dans tous les cas, ce qui est signifié est une récompense, et l'idée que le *corollarium* désigne une récompense *supplémentaire* est bien

l'appeler porisme ou corollaire » ; Planude traduit : Ὡς περικαλλές, ἔφην, τοῦτο καὶ τίμιον, εἴτε πόρισμα εἴτε βραβεῖον ἐξαιρέτον ὀνομάζειν ἐθέλεις (p. 51 l. 10-11 Papathomopoulos).

18. 4, pr. 3, 8 : *Memento enim corollarii illius, quod paulo ante praecipuum dedi*, « Souviens-toi du corollaire que je t'ai donné il y a peu » ; Planude traduit : Μέννησο καὶ γὰρ τοῦ ἐξαιρέτου ἀριστείου ἐκείνου, ὃ σοι μικρῶ ἔμπροσθεν ἐν δωρεῇ καὶ χάριτι δέδωκα (p. 66 l. 1-2 Papathomopoulos).

19. J.-Y. GUILLAUMIN, « Le nom du 'corollaire' », *Revue de Philologie* 77/2 (2003), p. 225-234.



rendue par l'adjectif ἐξαίρετον accolé systématiquement par Planude au terme grec, dans les trois occurrences.

Mais visiblement, Planude n'a compris le *corollarium* de la *Consolation* que comme une « récompense supplémentaire » accordée dans le stade ou au théâtre, et il n'a pas vraiment saisi que le terme était ici introduit par Boèce, en trois temps²⁰, pour venir rivaliser avec le grec πρόρισμα dans le domaine de la terminologie scientifique. En témoigne le fait que Planude n'a pas réservé une même et unique traduction aux trois occurrences successives de *corollarium*. Tout se passe comme si le mot *corollarium*, entendu comme répondant latin du terme grec technique πρόρισμα, ne faisait pas partie du vocabulaire scientifique latin de Planude. Il est vrai que *corollarium*, revêtu de cette signification logico-mathématique par Boèce, ne paraît pas se retrouver dans des textes latins, ainsi employé, avant le Moyen Âge. C'est pourtant dès la seconde moitié du XII^e siècle que ces emplois techniques de *corollarium* sont repérables dans la traduction latine, attribuée à Gérard de Crémone, de la version arabe d'Euclide²¹ ; on est plus de cent ans avant la date de la traduction de la *Consolation* par Planude. Mais il semble que ce dernier, par son ignorance d'un néologisme du latin technique et de l'histoire de sa fabrication par Boèce, montre simplement que, disposant pour sa part de tout l'appareil notionnel, conceptuel et lexical de la science logico-mathématique grecque, il n'a que peu de chose d'indispensable à attendre de son éventuelle transposition en latin.

Occidit / ἔφθισεν (3, metr. 12, v. 51)

Le poème 12 du livre III présente une adaptation philosophique du mythe d'Orphée, et nous en citerons d'abord les quatre premiers vers,

20. La progression de Boèce est la suivante : 1. on peut comparer le porisme à un *corollarium*, « récompense supplémentaire » (3, *pr.* 10, 22 : phrase de Philosophie) ; 2. on peut employer à son sujet, de façon équivalente, soit le mot de πρόρισμα, soit le mot de *corollarium* (3, *pr.* 10, 26 : phrase du prisonnier) ; 3. on ne parle plus que de *corollarium* sans désormais faire allusion à πρόρισμα (4, *pr.* 3, 8 : phrase de Philosophie).

21. Voir H.L.L. BUSARD, *The Latin translation of the Arabic version of Euclid's Elements commonly ascribed to Gerard of Cremona (Introduction, edition and critical apparatus)*, Leyde, Brill, 1984. On y trouve le mot *corollarium* pour traduire *porisma* à la fin des propositions suivantes : II 4 ; III 1 ; VI 8 ; VII 2 ; VIII 2 ; X 3.



parce qu'ils sont magnifiques en latin et qu'ils le sont tout autant dans le grec de Planude ; c'est également un bon exemple de la manière dont celui-ci s'est astreint – ce qui ne l'a nullement empêché d'être pleinement fidèle au texte latin – à couler sa traduction poétique dans le moule métrique (ici, le glyconique) que s'était imposé Boèce lui-même :

*Felix qui potuit boni
fontem uisere lucidum,
felix qui potuit grauis
terrae soluere uincula.*

Εὐδαίμων ὁ λαβὼν σθένος
πηγὴν τῶν ἀγαθῶν ἰδεῖν
εὐδαίμων ὁ τυχὼν μένους
λῦσαι τὰς χθονίους πέδας.
(p. 58 Papathomopoulos)

À l'octosyllabe fortuitement imposé au latin et au grec par le rythme du glyconique, on peut répondre par l'octosyllabe en français : « Heureux qui a pu contempler / la source diaphane du Bien, / heureux qui a pu dénouer / les liens de la lourdeur terrestre ... » Tel ne fut pas Orphée, dont l'aventure s'acheva par un échec : le Poète ne réussit pas davantage la remontée de l'âme et la consolation véritable que ne pouvaient les réussir les Muses chassées par Philosophie au début de la *Consolation* ; l'échec d'Orphée dans le poème final du livre III répond à l'échec des Muses évoquées dans le poème d'ouverture de l'œuvre. Seule Philosophie est capable de *terrae soluere uincula*, λῦσαι τὰς χθονίους πέδας, pour mettre en parallèle le vers de Boèce et sa traduction littérale par Planude.

L'issue de l'entreprise d'Orphée, donc, ne devait pas être favorable, et la catastrophe est énoncée aux v. 50-51 :

*Orpheus Eurydicen suam
uidit, perdidit, occidit.*

Ὅρφεὺς Εὐρυδίκτην ἔην
δέρχθη, ὤλεσεν, ἔφθισεν.
(p. 59 Papathomopoulos)

Dans le second de ces deux vers, un élément a souvent été mal compris par les traducteurs modernes de Boèce ; en dernier lieu, É. Vanpeteghem écrit : « Orphée vit, perdit, occit / sa chère Eurydice »²². Pour ma part, j'ai écrit : « Orphée eut de son Eurydice / la vue, la perte, le trépas »²³. Le troisième verbe, *occidit*, n'est pas le dérivé de *caedere*, mais celui de *cadere*. En effet, s'il s'agissait de la forme issue de *occidere* « tuer », on au-

22. É. VANPETEGHEM, p. 209.

23. J.-Y. GUILLAUMIN, *La Consolation de Philosophie* (voir notre bibliographie finale), p. 96.



rait dans *occidit* une syllabe pénultième longue, alors que le glyconique exige à cette place une brève. C'est ce que j'ai expliqué dans une note de ma traduction de la *Consolation* parue aux Belles Lettres, et j'ai été approuvé par J. Gruber dans la dernière édition de son grand commentaire²⁴ ; la forme *occidit* est bien celle du verbe intransitif *occidere* « tomber, mourir » et son sujet est Eurydice (car Orphée ne « mourut » point), alors que les deux verbes précédents ont pour sujet Orphée : « il la vit, il la perdit ; elle mourut », écrit Boèce, dans le texte duquel une ponctuation forte s'imposerait entre les deux derniers verbes : *uidit, perdidit ; occidit*.

Sur ce point, il est intéressant d'examiner la traduction proposée par Planude. *Vidit* est parfaitement rendu par δέρχθη qui, en grec, offre même des connotations plus riches (regard fixe, insistant) que le simple *uidere* du latin, et *perdidit* se retrouve parfaitement dans ὄλεσεν. Reste ἔφθισεν. C'est une forme très rare en grec. Il est de prime abord difficile de lui donner une autre signification que celle, transitive, de « il tua », si on la considère comme l'aoriste de *φθίω. Car, si φθίνω au présent est bien attesté avec le sens de « mourir » en parlant de personnes, par exemple chez Sophocle²⁵, l'aoriste ἔφθισα relève, selon les dictionnaires courants et selon P. Chantraine²⁶, de *φθίω « faire mourir ». On se trouve devant un dilemme : ou bien Planude a mal compris *occidit* de Boèce, il a vu une longue dans l'avant-dernière syllabe, et il a traduit en grec par un verbe signifiant « il la tua » ; mais on a de la peine à admettre cette hypothèse, car il a évidemment noté, d'après la structure du glyconique, que l'avant-dernière syllabe de *occidit* était brève, et d'ailleurs, écrivant en grec ἔφθισεν dans le propre glyconique par lequel il répond à celui de Boèce, il confirme qu'il l'a bien vu. Ou bien donc, lisant correctement *occidit* « elle mourut », il modifie le texte boécien dans sa traduction en écrivant ἔφθισεν « il la tua ». Peut-être pourrait-on invoquer alors aussi bien la latitude laissée au traducteur, qui ne peut pas toujours rendre mot à mot son texte source à cause du carcan dans lequel l'enferme la nécessité acceptée d'utiliser le même schéma métrique que son modèle, que la volonté d'exprimer la responsabilité d'Orphée dans la mort d'Eurydice. Ce serait

24. J. GRUBER, p. 315 : « occidit : intransitiv ; dazu Guillaumin, Ed. cons. 168 Anm. 111 ».

25. Ainsi *Trachiniennes*, v. 558.

26. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (voir notre bibliographie finale), s. u. φθίνω.



une accusation d'une extrême gravité portée contre Orphée et contre l'amour. On hésite à avancer enfin une dernière hypothèse, fondée sur le fait que les philologues ne disposent que d'un corpus de références extrêmement étroit pour juger de la parenté de ἔφθισα avec *φθίω plutôt qu'avec φθίνω : serait-il impossible que Planude ait employé le quasi-hapax ἔφθισεν avec un sens intransitif (« mourir »), parallèle à celui du présent φθίνω, en s'autorisant de la rareté de la forme ? Si l'on rejette cette hypothèse, effectivement hasardeuse, on s'en tiendra à l'idée suivante : ayant nécessairement vu que le verbe *occidit* de Boèce était le verbe « mourir », Planude a pourtant traduit par « il la tua » en grec, en jouant consciemment sur la complémentarité notionnelle des deux *occidit* connus du latin, ce qui n'est pas erreur de la traduction, mais liberté de la transposition et, au fond, enrichissement sémantique du texte-source

Πάντ' ἐφορᾶν καὶ πάντ' ἐπακούειν (5, metr. 2, v. 1)

Un hémistiche d'Homère²⁷, que Boèce modifie légèrement pour le faire entrer dans le cadre syntaxique de son propre poème²⁸, est utilisé par l'auteur de la *Consolation* à la jonction de la *pr.* 2 et du *metr.* 2 du livre V. La tradition manuscrite de la *Consolation* est unanime à faire de cette citation la fin de la *pr.* 2 ; on obtient alors, pour le § 11 : « Cependant le regard de la Providence, qui prévoit tout de toute éternité, voit cela et dispose pour chacune (*sc.* des âmes) ce qui lui a été prédestiné selon ce qu'elle mérite. Il voit tout et il entend tout ». Cette disposition du texte a été conservée par les éditions anciennes, qui ont légèrement corrigé en πάντ' ἐφορᾶ καὶ πάντ' ἐπακούει pour mieux souder ces mots à la phrase précédente ; d'une manière très comparable, l'édition Peiper encore opérerait cette jonction, en la rendant plus facile au moyen d'une autre correction légère : πάντ' ἐφορῶν καὶ πάντ' ἐπακούων (les participes au masculin s'accordant avec le sujet *ille* de la phrase boécienne précédente). Le début du *metr.* 2 commençait alors par : « Homère à la voix de miel chante Phébus resplendissant d'une pure lumière ». Cela n'est pas satisfaisant. Il a fallu attendre Engelbrecht pour voir un éditeur restituer le segment homérique comme premier vers du *metr.* 2 : « 'Il voit tout et il entend tout' : // du brillant Phébus à la pure lumière, // c'est ce que chante Homère à la

27. *Iliade* 3, 277.

28. Le vers homérique est le suivant : Ἥλιός θ', ὃς πάντ' ἐφορᾶς καὶ πάντ' ἐπακούεις.



voix de miel ». De fait, la caractéristique de « tout voir, tout entendre » est bien nettement attribuée à Apollon/ Soleil dans le texte de l'*Iliade*, et il fallait sans doute, pour rompre cette unité, un manque de connaissance fine de l'œuvre homérique, défaut qui pouvait bien être celui de certains copistes. Mais Planude connaît son Homère et n'hésite pas une seconde. Il restitue la solidarité entre l'expression homérique et les deux vers *puro* — *Homerus*. Plaçant donc le terme de la *pr. 2* après *praedestina disponit*, il écrit, pour le début du *metr. 2*, ceci :

Πάντ' ἔφορᾶν καὶ πάντ' ἑπακούειν
καθαρῶ λαμπρὸν φέγγει Φοῖβον
ὁ γλυκὺς ἐς λόγον ἦσεν Ὅμηρος...
(p. 84 l. 18-20 Papat homopoulos)

ramenant le vers homérique à sa vraie place ; la fin de la *pr. 2* qui précède est chez lui τὰ προωρισμένα διαχειρίζει (= *praedestinata disponit*). La traduction de Planude, bien avant l'intervention des éditeurs occidentaux – et cela devrait être porté à son crédit dans l'apparat critique d'une édition de la *Consolation* –, rend donc pour le début du *metr. 2* le texte suivant de Boèce, qui est le texte correct :

Πάντ' ἔφορᾶν καὶ πάντ' ἑπακούειν
puro clarum lumine Phoebum
melliflui canit oris Homerus.

Conclusion

Il n'était certes pas question ici, on l'aura compris, de procéder à une analyse exhaustive des rapports entre le texte de Boèce et la traduction de Planude. Peut-être la présente étude, dans sa modestie et dans son incomplétude, aura-t-elle convaincu le lecteur de l'intérêt que l'on trouverait à un travail qui, de manière systématique, proposant en regard les deux textes de Boèce et de Planude comme le fait l'édition Papat homopoulos, s'astreindrait de plus à donner un commentaire perpétuel du texte byzantin, concernant aussi bien ses apports à l'édition et à la compréhension de Boèce que les décalages, souvent voulus, que l'on observe entre le texte-source et le texte d'arrivée. En tout cas, il nous est agréable d'avoir attiré l'attention sur cette magnifique traduction dont les spécialistes, en général, ne font pas assez de cas, rendant ainsi hommage, en même temps, au grand savant que fut M. Papat homopoulos.



BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Éditions de la *Consolation de Philosophie* (par ordre chronologique)

- PEIPER, R., *Anicii Manlii Severini Boetii Philosophiae Consolationis libri V*, Leipzig, 1871.
- WEINBERGER, W., *Anicii Manlii Severini Boethii Philosophiae Consolationis libri V*, CSEL (*Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*) 67, 1934.
- BUECHNER, K., *Boethius : Philosophiae Consolationis libri quinque*, Heidelberg, ³1977 (¹1947).
- BIELER, L., *Anicii Manlii Severini Boethii Philosophiae Consolatio*, CC (*Corpus Christianorum, series latina*) 94, 1957 (²1984).
- MORESCHINI, C., *Boethius, De consolatione philosophiae, Opuscula theologica. Editio altera*, Munich-Leipzig, Bibliotheca Teubneriana, K.G. Saur, ²2005 (¹2000).

Traductions françaises commentées de la *Consolation*
(par ordre chronologique)

- GUILLAUMIN, J.-Y., *Boèce. La Consolation de Philosophie, introduction, traduction et notes*, Paris, Les Belles Lettres, collection La Roue à Livres, 2002.
- VANPETEGHEM, É. (avec une introduction de J.-Y. TILLIETTE), *Boèce, La Consolation de Philosophie*, Paris, Le Livre de Poche, 2008.

Éditions de la traduction de la *Consolation* par Planude
(par ordre chronologique)

- WEBER, C. F., *Carmina Anicii Manlii Torquati Severini Boethii graece conversa per Maximum Planudem primus edidit C. F. Weber*, Darmstadt, 1832.
- BETANT, É.-A., *Boèce. De la consolation de la philosophie, traduction grecque de M. Planude, publiée pour la première fois dans son entier par É.-A. Bétant*, Genève, 1871.
- MEGAS, A., *Μάξιμος Πλανούδης, Μετάφραση Βοηθίου, Ἡ Παραμυθία τῆς Φιλοσοφίας, ἐξέδωσε Ἀναστάσιος Μέγας*, Θεσσαλονίκη, 1996.
- PAPATHOMOPOULOS, M., *Ἀννιτίου Μαλλίου Σεβηρινοῦ Βοηθοῦ βίβλος περὶ παραμυθίας τῆς φιλοσοφίας ἣν μετήνεγκεν ἐκ τῆς Λατίνων φωνῆς εἰς τὴν ἐλλάδα διάλεκτον Μάξιμος μοναχὸς ὁ Πλανούδης*,



Anicii Manlii Severini Boethii De consolatione philosophiae. Traduction grecque de Maxime Planude, Édition critique du texte grec avec une introduction, le texte latin, les scholies et des index par M. Papatopoulos, Ἀθήναι–Paris –Bruxelles, 1999.

Articles et instruments divers

- GRUBER, J., *Kommentar zu Boethius De Consolatione Philosophiae, Texte und Kommentare 9*, Berlin-New York, 20062 (19781).
- GUILLAUMIN, J.-Y., « Le nom du ‘corollaire’ », *Revue de Philologie* 77/2 (2003), p. 225-234.
- GUILLAUMIN, J.-Y., « L’œil et le regard dans la *Consolation de Philosophie* de Boèce », *Revue des Études Latines* 89 (2011), p. 232-249.
- SCHNEIDER, J., « Une correspondance érudite : les *Lettres* de Maxime Planude », *Eruditio Antiqua* 1 (2009), p. 63-85 (<http://www.eruditio-antiqua.mom.fr/vol1/EA1d.Schneider.pdf>).
- CHANTRAINE, P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, nouvelle édition mise à jour, Paris, Klincksieck, 1999.
- BUSARD, H.L.L., *The Latin translation of the Arabic version of Euclid’s Elements commonly ascribed to Gerard of Cremona (Introduction, edition and critical apparatus)*, Leyde, Brill, 1984.

